

La quinte du loup

Benoit Virole

Une lettre arrive toujours à destination.

JACQUES LACAN

En analyse, le temps est soumis à des distorsions extraordinaires. Des pans entiers du passé surgissent aux détours des mots et des pensées. C'est là le constat banal de l'expérience analytique. Parfois, cette résurgence du passé emprunte les voies les plus inattendues. Un jour, un homme d'une soixantaine d'années, long et décharné, se présenta à la porte de mon cabinet pour une première consultation. Il portait une veste d'artisan, des jeans tâchés de graisse et de grosses chaussures de cuir usagées. L'accoutrement était original et je me demandai à qui je pouvais bien avoir affaire. Je l'invitai, comme il est d'usage lors d'une première séance, à me dire les raisons de sa venue chez un psychanalyste. Il s'enfonça dans le fauteuil, me regarda d'une façon étrange et me dit : « j'ai la hantise du loup ». Je faillis éclater de rire. Cette toute première phrase chez un homme de

son âge était parfaitement incongrue. Je laissai transparaître un léger sourire en me demandant à quel *remake* du cas de Freud j'allai assister. Mais l'homme ne plaisantait pas et il ignorait probablement tout du célèbre *Homme aux loups*, ce patient devenu un cas-type du maître viennois. Depuis plusieurs semaines, il faisait un cauchemar récurrent dont il voulait se débarrasser. Il se voit marcher seul, sur une route à lacets se perdant dans une immensité de landes désertes, sous un ciel d'orage, lourd et tourmenté, aux nuages bas se développant à grande vitesse comme dans les films en accéléré. Au détour d'un virage, une forme noire se dresse face à lui. Un loup immobile le regarde fixement. Il se réveille alors pris de sueur et de tremblements. Devant la récurrence du cauchemar, et l'angoisse envahissante qui en résultait, il s'était résolu à consulter. Je vous fais grâce du déroulement de la cure qui prit des formes assez classiques, et s'interrompit assez rapidement, pour aller droit à un curieux récit fait par notre patient. Je me permettrai de lui donner une forme narrative à ma manière car si l'analysant est toujours un romancier en puissance, le psychanalyste n'en n'est pas de reste.

« En 1962, ma carrière de facteur d'orgue débuta par un chantier en Haute-Corrèze. La commande émanait de l'Évêché de Tulle. Contre toute attente, probablement à cause de mes faibles prétentions financières, mon entreprise avait été retenue pour restaurer l'orgue d'une église à Chaumeil, un village perdu de la montagne corrézienne. Je me rappelle mon arrivée avec mon camion Citroën en tôles ondulées. Après la ville d'Uzerche, engoncée dans son ravin, on distingue dans le lointain des formes arrondies évoquant - cela devrait vous intéresser - le corps d'une femme allongée aux seins alourdis. C'étaient les Monédières, collines couvertes de bruyères mauves où l'on distinguait de loin les points blancs des moutons en pâturage. La route était bordée de châtaigniers, difficile, sinueuse, et sans visibilité. À certains

endroits, des roches s'étaient détachées des flancs et avaient arrêté leur course au milieu de la chaussée. Avant d'arriver au village, je remarquais sur la droite un étang devant lequel était érigée une grande demeure. De loin, on aurait pu la prendre pour un manoir si son style n'en était pas moins pompeux et dénué des tourelles ridicules dont on affuble ces édifices. Elle présentait plutôt l'aspect rustique d'une belle bâtisse d'un notable campagnard. Après un kilomètre, on arrivait devant l'église dominant les maisons aux tuiles grises et aux pierres de grès. Après avoir garé le Citroën dans le parking attenant à l'église, je frappai à la porte du presbytère. Un vieil homme de haute taille, portant soutane et croix de bois, au cheveu rare et au teint halé teinté d'un soupçon de couperose, ouvrit la porte, me saisit la main et me salua d'une voix forte.

- Ainsi, c'est vous. Entrez, je vous en prie, Je vous attendais depuis ce matin. Je suis le Père Tristan, le curé de cette paroisse et de quelques autres aux alentours. L'Evêché m'a tenu au courant de votre venue ». La pièce était meublée simplement. Le seul objet d'apparat était une énorme horloge à battant de cuivre. Je me rappelle qu'elle a sonné les douze coups de midi au moment précis où je franchis le seuil. Il m'invita à m'asseoir devant une table de formica et me proposa un café. Tout en cherchant la cafetière, il me demanda : « Je suppose que vous n'avez nulle part pour vous loger. Cela n'a pas d'importance. Vous pouvez loger ici à la sacristie. Madeleine s'occupera de vous. . . à moins que la proximité du Seigneur ne vous déplaie, alors il faudra payer l'auberge. Vous me paraissez bien jeune, ce n'est pas votre premier chantier, tout de même ?

Vexé, j'évoquai mon apprentissage auprès de maîtres prestigieux. Il m'écouta en souriant doucement. Enfin, il me proposa de me montrer l'orgue. Je le suivis jusqu'au portail de l'église. Il était considérablement abîmé. Les pierres attenantes étaient cri-

blées de trous. Certaines manquaient et la porte de chêne portait des traces d'anciennes brûlures.

- Ce sont des traces de balles, dit le Père Tristan. Sur la maison de Dieu ! On s'est beaucoup battu ici pendant la guerre. Devant ce portail, des hommes sont morts dans des conditions affreuses. Je vous raconterai cette histoire plus tard, si elle vous intéresse. . .

L'intérieur de l'église n'avait aucun charme. Les vitraux étaient modernes, aux dessins naïfs et les bancs, sur lesquels des missels avaient été abandonnés, étaient de bois clair de même que la chaire et l'autel. Tout paraissait avoir été refait à neuf. En me retournant, je vis un escalier en colimaçon menant à la tribune où était disposé l'orgue. Montant derrière le Père Tristan, je découvrais dans la pénombre un instrument sans prétention, un grand positif de facture d'avant guerre avec un pédalier et un double clavier. Une bonne centaine de tuyaux montait du sommier jusqu'au sommet de la voûte. La seule originalité tenait à son coffrage en chêne comportant de nombreuses jalousies. La soufflerie et une partie du sommier paraissaient avoir été ravagées par un incendie.

- L'instrument est dans cet état depuis la fin de la guerre, dit le Père Tristan. Personne n'y a touché depuis. Sur cette tribune des hommes sont morts au combat. Après des heures de siège, les Allemands ont donné l'assaut à l'église où des résistants s'étaient retranchés. La lutte fut acharnée. Pas un seul assiégé n'a survécu. La plupart ont été brûlés vifs devant l'orgue. Ils venaient d'un maquis des Monédières. Des FTP - francs tireurs et partisans - communistes certes, mais tous de bons gars. Ils étaient cachés là pendant la grande opération que les Allemands ont entrepris en Juin 1944 lorsqu'ils ont commencé à remonter vers le front de Normandie. Certains disent qu'ils ont été dénoncés. On n'a jamais su. C'est de la vieille histoire. . . L'orgue a été

installé avant-guerre par la famille Chambord. Ils ont été tous déportés pour faits de résistance à l'exception de Marie, qui est devenue l'épouse de Jean Périgord. Vous allez le connaître. C'est le commanditaire de la restauration de l'orgue. Il serait bien que vous alliez leur rendre visite... Marie jouait divinement. C'est elle qui a fini par décider son mari à payer pour la restauration de l'instrument. Bon, maintenant, assez causé, il faut que je vous quitte. N'oubliez pas votre visite aux Périgord. Ils habitent la vieille demeure près du lac. Vous avez dû la remarquer en arrivant ?

Sans attendre ma réponse, il me serra la main puis descendit l'escalier. Resté seul dans l'église, j'entendis le bruit d'une deux-chevaux s'éloignant en crissant les pneus à une allure qui me parut tout à fait excessive pour un homme de cet âge. Assis sur le banc de l'orgue, je laissai mes doigts courir sur les touches muettes. Le soir était tombé, l'église était déserte, éclairée par la lumière rouge du tabernacle et celle d'un cierge qui se refusait à mourir. L'atmosphère était propice au sacré mais j'avais perdu depuis longtemps la foi. Je descendis l'escalier, allai au camion et revins muni d'un grand bâton ferré. Je parcourus à grandes enjambées l'église frappant le sol à grands coups. Les chocs de l'embout de métal sur la pierre nue généraient des impacts sonores qui se répercutaient sous les voûtes de l'église. J'essayai d'apprécier par cette méthode les qualités acoustiques de la nef. Le résultat se révéla médiocre. Les échos se mélangeaient et se perdaient à l'infini.

Au presbytère, une chambre avait été préparée par une dame patronnesse, une femme de la campagne, sans âge, aux traits durs et à la silhouette cassée par les travaux des champs. La chambre était sans confort mais la vue de la fenêtre était magnifique. Les masses sombres des Monédières remplissaient l'espace du regard. Au loin, devant la vieille demeure, j'aperçus la

surface argentée de l'étang. Je dormis la fenêtre ouverte, d'une traite, d'un sommeil sans rêve et fus réveillé au petit matin par le soleil. Toute la matinée, je préparais le chantier. À midi, je déjeunai à l'auberge, mot fort prétentieux pour une salle commune faisant office à la fois de café, de tabac, et de restaurant et munie de deux uniques tables disposées près d'une immense cheminée témoignant de la rigueur des hivers en Haute-Corrèze. Quelques hommes étaient accoudés au bar en tenue de travail, buvant du vin blanc et fumant du tabac gris. Ils me regardaient à la dérobée. Je n'avais aucun désir de rentrer en contact avec eux. Le reste de la journée passa à examiner l'orgue et à évaluer l'étendue du travail. Le descriptif des travaux à effectuer était globalement correct et je fus rassuré quant à la possibilité de les effectuer avant la fin de l'été.

Je m'installais tranquillement dans ma nouvelle vie. Disposant des clefs de l'église, je pouvais aller et venir à ma guise. Le matin, de vieilles paysannes venaient marmonner des prières. Du haut de l'estrade, je les voyais plonger la main dans le bénitier avant de s'agenouiller devant l'autel. Elles ne restaient jamais très longtemps. Le père Tristan célébrait bien une messe ou deux dans la semaine, mais le reste du temps l'église était entièrement à moi. La vieille Madeleine avait fini par m'accepter et se prêtait sans trop de mauvaise grâce à son rôle d'hôtesse. Le soir, je dînais avec le père Tristan. Mes doutes sur l'origine de sa coupeuse disparurent avec les cadavres de bouteilles qu'il entassait sous l'escalier. Sa conversation n'était pas inintéressante. C'était un prêtre de l'ancienne école, peu ouvert aux nouvelles orientations du concile mais qui avait beaucoup vécu et entendu tant de misères, qu'il montrait un détachement sympathique devant les réalités terrestres. Nous parlions de choses et d'autres, de politique bien sûr, car les événements d'Algérie nous en fournissaient l'occasion, mais nos conversations revenaient souvent aux

événements de la dernière guerre. La région avait été déchirée dans une lutte fratricide entre maquis concurrents. Cette guerre intestine avait laissé des rancœurs durables dans la conscience des Corrèziens et les exactions nazis à Tulle avaient scellé cette histoire d'une terrible épitaphe.

*

Une semaine passa. Le dimanche en fin de matinée, je pris la direction de la demeure près du lac afin d'honorer ma promesse. J'allais rendre visite au commanditaire de la réfection de l'orgue. Après un portail de fer forgé, constituant l'unique entrée dans un vieux mur de pierre couvert de mousse, une allée de graviers menait à la maison. Poursuivi par les aboiements d'un labrador blanc, faisant consciencieusement son travail de gardien, je garai la camionnette dans un parking où étaient rangées l'une contre l'autre, une petite Panhard, une voiture anglaise à la sellerie de cuir, une Bentley je crois, et une splendide traction avant Citroën couleur ivoire. N'osant pas gravir les marches qui montaient à l'entrée principale, autant par peur du chien que par hésitation sur ce qu'il convenait de faire, je frappai à une petite porte latérale. Une jeune fille vint m'ouvrir. Elle était vêtue d'une chemise blanche, d'un jean court comme on portait à l'époque, et des chaussures de tennis. Elle me paraissait légèrement plus grande que moi mais cette impression désagréable disparut lorsque je grimpai la marche qui me séparait d'elle. Je me présentai et lui demandai s'il m'était possible de rencontrer Jean Périgord.

- Mon père est très occupé, me répondit-elle avec un air grave mais je vais le prévenir, veuillez entrer et vous asseoir.

Je rentrai dans une grande pièce munie d'une table de bois au centre sur laquelle les provisions du jour étaient encore embal-

lées. Je m'assis à la table et elle quitta la pièce par un couloir donnant sur un vaste salon dont les baies vitrées étaient ouvertes sur la fraîcheur du lac. J'entendis des bribes de mots puis elle revint en me disant que son père me recevrait dès que possible. Je restai ainsi pendant de délicieuses minutes en sa compagnie parlant du temps et de la beauté de la région, pendant qu'elle rangeait les courses dans les buffets de bois. Quand elle eut fini, elle s'assit en face de moi et commença à ouvrir un bouquet de fleurs encore enveloppées qu'elle venait d'acheter au marché.

- Connaissez-vous ces fleurs ?

me demanda-t-elle puis sans attendre ma réponse qu'elle devina négative, elle dit avec un sourire amusé :

- On les appelle les *Monnaies du Pape*. Regardez, lorsqu'on retire de chaque feuille son enveloppe, on fait apparaître une fine membrane translucide au travers duquel la lumière passe. C'est très beau, non ?

J'en convins sans difficulté ressentant un trouble que je cherchais à dissimuler. Elle semblait ne s'apercevoir de rien. Elle était jolie, polie, bien élevée, discrète, restant à la parfaite distance, ni trop proche, ni trop loin. Je mourrai d'envie qu'elle me questionne sur ma présence à Chaumeil, sur mon métier de facteur d'orgue, sur ma vie... Mais, elle ne posa aucune question et je dus me contenter de lui montrer un visage affable et souriant. Le labrador blanc, qui répondait au nom de *Sable*, était plus conciliant. Je le caressai vigoureusement avec la ferme intention de m'en faire un allié dans la maison. Enfin, la porte de cuisine s'ouvrit devant un homme d'une cinquantaine d'années passées, vêtu d'un complet gris. Il avait l'air d'un homme pressé, dérangé à un moment inopportun et cherchant avant tout à se défaire d'un contre-temps.

- Bonjour, cher monsieur, me dit-il avec un ton désagréable, je vous prie de m'excuser d'être court mais je dois partir sur l'instant à Paris. Je voulais vous dire tout le prix que j'attache à la restauration de cet instrument. Mon épouse l'a joué dans sa jeunesse et n'y a pas retouché depuis vingt ans... depuis la fin de la guerre... Elle m'a demandé cette restauration et je lui offre comme cadeau pour nos vingt ans de mariage. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'en faire un instrument neuf mais simplement jouable. Je compte sur vous pour me tenir averti de l'avancée des travaux et j'espère que vos frais ne dépasseront pas le montant de l'appel d'offre.

Je tentai d'intervenir mais d'un geste de la main, il m'invita à me taire et poursuivit :

- Je sais que vous logez au presbytère, si vous avez besoin de quoi que ce soit, ma fille Aurore sera là pour vous aider, du moins durant l'été et elle me tiendra au courant. Ah ! Autre chose, mon épouse passera certainement voir le chantier. Je souhaite que vous soyez discret à la fois sur le financement qu'elle croit émaner de l'Évêché et de façon générale sur tout ce qui concerne votre travail. Elle sort d'une grave dépression nerveuse et reste encore très fragile. Je compte sur votre discrétion. Au revoir, cher monsieur.

Aussi rapidement qu'il était apparu, il tourna les talons et grimpa à courtes foulées l'escalier qui montait à l'étage.

- Excusez-le, me souffla Aurore. Il est si pressé. Il espère tant de ce rendez vous à Paris. Il veut devenir député, vous savez, s'il obtient l'investiture pour les prochaines législatives.

Vexé par le ton condescendant de son père, j'étais, au fond, plutôt satisfait de pouvoir rester seul encore un moment avec Aurore. Je parlai avec elle pendant un bon quart d'heure. Une

éternité de bonheur. Quelques jours après, je fis une promenade en fin de journée sur le chemin de pierres qui montait au sommet du Puy des Monédières lorsque j'aperçus Aurore et Sable sur la lande de bruyères. De loin la jeune fille me fit un signe de la main. Aurore ramassait des myrtilles et son chien chassait les abeilles. La mémoire des caresses remplit ses promesses. Le labrador se précipita vers moi pour me lécher la main. Je rejoignis Aurore. Nous reprîmes notre conversation comme si elle n'avait jamais été interrompue. À la tombée du soir, je la quittai, la langue et les dents violettes d'avoir goûté tant de myrtilles...

*

Ce fut alors un été merveilleux. Le matin, je démontais l'orgue et à midi je déjeunais sur le chantier. L'après-midi, après les heures chaudes, je reprenais le travail. En fin de journée, je quittais l'église et partais marcher dans les collines. Un chemin de pierres parsemé de fragments de quartz m'emmenait au sommet des Monédières où une carte d'orientation gravée sur un socle de pierre avait été disposée. Un géographe facétieux avait inscrit aux points cardinaux de la carte des destinations invisibles : Paris 600 Km, New York 6000 Km, Moscou 3000 Km... À côté de la table d'orientation, se trouvait un arbre mort dont il ne restait qu'une carcasse calcinée par la foudre. Au pied de l'arbre, je retrouvais Aurore. Elle avait disposé son chevalet de peinture, ses pinceaux, ses tubes de couleur et ses fusains. Sur des toiles de bonne taille, elle peignait les crêtes des vallons de Corrèze s'évanouissant au soleil couchant. Nous parlions de tout et de n'importe quoi, de ses études d'art à Paris, de la peinture. Je lui parlais de ma passion des orgues, de l'acoustique. J'étais un bon harmoniciste, du moins c'est ce qu'on disait de moi, sachant régler les jeux de l'orgue pour en faire les plus belles couleurs

sonores. Mais je me plaignais aussi des lourds travaux physiques demandés par la manipulation des tuyaux et des soufflets. Elle m'écoutait avec une gravité qui parfois m'intimidait. Je la questionnais sur elle, sur sa famille et l'histoire de leur maison. Elle se confiait sans réserve comme si elle avait trouvé un moi un confident longtemps attendu. Elle était désespérée devant la dépression de sa mère, qu'elle appelait de son prénom : Marie. La tristesse de Marie était pour Aurore inexplicable. Rien dans la vie de sa mère ne pouvait justifier un tel état. Elle était aimée de son mari et leur situation matérielle était des plus favorables. Aurore se demandait si sa mère ne souffrait pas de n'avoir eu qu'un seul enfant...

Ses parents s'étaient rencontrés pendant la guerre et appartenaient au réseau de résistance dirigé par Jacques Chambord, le père de Marie. Ce réseau des Forces Françaises de l'Intérieur était d'obédience gaulliste. Tous ses membres étaient en lien avec Londres dont ils recevaient armes, argent et munitions lors de parachutages nocturnes dans les Monédières. Jean Périgord, le père d'Aurore, était entré dans le réseau en juin 1944 et avait assumé la responsabilité de la logistique des agents de renseignements disséminés sur toute la région. Ceux-ci devaient informer Londres sur les mouvements de l'armée allemande. La mère d'Aurore devait nouer des contacts opérationnels avec le maquis communiste des Francs Tireurs et Partisans. C'étaient pour la plupart des maquisards cachés dans les montagnes et les forêts, certains depuis 1941, pour éviter le service du travail obligatoire, d'autres pour obéir aux ordres du Parti enjoignant à ses militants la résistance armée après l'entrée des Allemands en Russie. Son père, Jacques Chambord, avait été dénoncé et déporté et Marie avait échappé par miracle à une arrestation. Celle-ci s'était retrouvée à la fin de la guerre seule héritière de la demeure de Chaumeil. Un peu avant la fin de la guerre, elle

s'était mariée avec Jean Périgord devenu politicien local, auréolé de son passé de résistant. Aurore n'en savait guère plus. Je sentais qu'elle était troublée lorsque mes questions devenaient trop précises. Je cessais alors de la tourmenter.

*

Une après-midi, où les parents d'Aurore s'étaient absentés, Aurore m'invita à venir me baigner au lac. Nous avons sorti de son auvent un superbe canoë d'acajou. Je pris les rames et nous glissâmes sur l'eau jusqu'à l'extrémité la plus éloignée du lac. Sur la rive, les branches alourdies des sapins caressaient la surface de l'eau laissant passer en dessous d'elles des tunnels ombragés. Nous laissions dériver le canoë sous les frondaisons et allongés sur les bancs de bois, nous nous amusions à ouvrir les fleurs de nénuphars encore closes. Nous restions sages. Si je m'en rappelle bien, nos discussions à ce moment là, touchaient à des sujets forts savants. Je lui expliquais la théorie des tempéraments musicaux et elle tentait de combler mes lacunes en peinture, en me racontant les débuts des impressionnistes. Un évènement désagréable ternit le déroulement de ces jours heureux. Une nuit de pleine lune, si chaude que j'avais ouvert en grand la fenêtre du presbytère, je fis un rêve étrange. Je flottai, libéré des lois de la pesanteur, dans une pièce gigantesque où je distinguai les bouches menaçantes de milliers de tuyaux. J'étais à l'intérieur de l'orgue, cherchant vainement une sortie pour échapper à l'oppression angoissante de ses orifices monstrueux. Mais la pièce était close et m'enveloppait comme une immense prison. Rendu fou de peur par la perspective d'être à jamais enfermé au fond de ce piège, j'entendis un des tuyaux du jeu des cromornes, se mettre à hurler. Je me réveillais en sursaut et entendis à ce moment précis, le hululement d'un rapace nocturne. Le cri était si étrange que

j'en fus mal à l'aise. Complètement réveillé, je descendis dans la cuisine du presbytère pour boire un verre d'eau. Madeleine était assise sur une chaise devant la fenêtre en buvant son Nescafé dans un bol en émail blanc. Je crus voir sa main palper les boules noires de son chapelet avant qu'elle le range précipitamment dans la poche de son tablier en me voyant arriver.

- Et bien Madeleine, vous avez du mal à dormir vous aussi ? lui demandais-je en m'asseyant à côté d'elle. Vous avez entendu la chouette ?

- Je n'aime pas cet animal. Lorsqu'elle hurle la nuit,, cela porte malheur, ça peut dire que quelqu'un va passer...

- Passer ! Vous voulez dire mourir ?

- Il ne faut pas parler ainsi, répondit-elle en se levant pour débarrasser la table.

Je n'insistai pas la sentant inquiète et mal à l'aise. Nous sommes restés silencieux l'un et l'autre, à écouter le cri du rapace, lorsque d'un coup le hurlement à la mort d'un chien se mêla au concert nocturne.

- Et bien c'est complet, voilà, le loup maintenant !... dis-je en riant, surpris, mais voulant alléger l'atmosphère qui devenait franchement lugubre.

- Ne riez pas avec ça, dit-elle. Pour sûr, il y a eu des loups dans les Monédières. Plus maintenant, c'est sûr, mais avant je pense bien que oui. Tenez voyez l'arbre mort en haut du Puy, là où vous retrouvez la petite Périgord pour faire je ne sais pas quoi, et bien, avant la première guerre on y a pendu par les pieds un grand loup noir, le dernier des Monédières. Les bergers l'ont laissé accroché jusqu'à ce qu'il tombe en putréfaction. Faut dire qu'il avait dévoré la moitié d'une brebis. Et puis mon père

m'a racontée, un jour, alors qu'il revenait de LaFarge, voyez le petit hameau sur la route du bourg, il entendit quelque chose qui le suivait sur le chemin. En se retournant, il vit une forme noire. C'était un loup. Il a pris une grosse pierre sur le bord du chemin et l'a soulevé au dessus de sa tête en menaçant l'animal. Le loup a fait demi-tour. . . Le lendemain, mon père est passé par le même chemin. Il a retrouvé la pierre et essayé de la soulever à nouveau. Il n'y est jamais parvenu. La peur, vous comprenez. . .

Cette conversation me fut désagréable. Les sottises superstitions de cette vieille paysanne ne me touchaient pas mais il était déplaisant de savoir que mes escapades avec Aurore étaient l'objet de commérages. La rumeur n'avait pas de conséquences négatives directes mais je n'aimai pas du tout l'idée que le père d'Aurore puisse avoir vent de nos escapades.

*

Pendant toute la journée du lendemain, je cherchais le moyen de pallier ces racontars. Je restais tard dans l'église. Le soleil était déjà bas et ses rayons venaient frapper le vitrail rond placé juste au dessus de l'orgue. Tout d'un coup, une ombre passa devant le cercle de lumière. Je me retournai. Une femme me regardait fixement. Elle était habillée d'un pantalon de toile et d'une tunique blanche. Ses cheveux gris étaient dénoués et tombaient en grappe sur ses épaules. Sans un mot, elle s'avança et s'assit sur le banc de l'orgue, enleva ses chaussures et plaça ses pieds sur le pédalier. J'étais en présence de la mère d'Aurore. Ses bras restèrent immobiles le long de son corps, sa tête penchée vers les touches, ses longs cheveux lui tombant devant le visage.

- Il va marcher. . . vraiment ? me demanda-t-elle doucement.

- Bientôt... je l'espère, répondis-je. La réfection est bien avancée et je crois que d'ici quelques temps, je commencerai les réglages. Voudriez-vous assister au travail d'harmonisation et au choix du tempérament ?

- Peut-être... si j'en ai la permission... dit-elle avec un triste sourire. Mais si je ne peux pas être là, ma fille vous aidera. Elle m'a dit que vous vous voyez souvent. Très souvent. C'est bien. Elle manque de compagnie et je suis heureuse pour elle d'avoir pu trouver en vous... comment dirais-je... un ami.

Elle s'arrêta de parler et resta les yeux fixés sur un horizon absent.

- Avez-vous trouvez quelque chose à l'intérieur de l'orgue ? Me demanda-t-elle brusquement.

- Que voulez-vous dire par quelque chose ?

- Je ne sais pas ... Vous connaissez l'histoire de cette église et ce qui s'est passé à la fin de la guerre. Peut-être y avait il des vieilles douilles de fusil, des boutons de guêtre, des vêtements ?

- Non, tout a été enlevé depuis longtemps et je n'ai vu aucun objet étranger à l'instrument.

- Une inscription peut-être, insista-t-elle d'une voix teintée d'espoir. Un signe gravé sur le bois à l'intérieur du buffet ?

Je hochais la tête négativement. Déçue, elle resta silencieuse.

- Il faut que je m'en aille, murmura-t-elle. Je vous prie de m'excuser de vous avoir fait peur à l'instant. N'oubliez pas notre invitation, à mon mari et à moi-même, nous aimerions, vraiment, vous recevoir chez nous, avant le départ d'Aurore à Paris pour la rentrée universitaire.

Elle descendit le petit escalier d'un pas fantomatique et sortit sans bruit de l'église. Ce fut là mon unique rencontre avec Marie Périgord. Son invitation resta lettre morte. Le lendemain, Aurore m'apprenait que sa mère était rentrée de notre rencontre fortement abattue. Avant la fin de la soirée, elle avait demandée à retourner à la maison de repos. L'état de santé de sa mère la préoccupait de plus en plus. Nos promenades n'étaient plus aussi joyeuses. Mon cœur était triste à l'approche de son départ pour Paris. Elle allait être entraînée dans sa vie étudiante et m'oublier. De son côté, elle conservait une humeur tendre qui ne dépassait pas les limites convenues d'une amitié de vacances. La rechute de sa mère rendait difficile le dévoilement prématuré de mes sentiments. Prenant le parti d'attendre des circonstances plus favorables, je me consacrais avec ardeur à la réfection de l'orgue. En travaillant d'arrache-pied pendant plusieurs semaines d'affilées, je terminai le gros œuvre. À la mi-septembre, il ne me restait plus que la réalisation de l'accord.

*

L'accord d'un orgue est une chose délicate. Le réglage s'effectue par le biais d'un système de languettes de laiton situées au bas des tuyaux. Les tirer ou les pousser permet de modifier leur fréquence fondamentale. L'accordage procède par quintes successives. Ainsi, on commence par accorder un tuyau rendant un Ut, on accordera le prochain tuyau à la quinte supérieur, c'est-à-dire Sol, puis Ré selon la progression du cycle des quintes basé sur le tempérament égal. On continue sur tous les tuyaux jusqu'à l'accord de l'ensemble des jeux de l'instrument. Après plusieurs jours, j'arrivai au terme. Je n'avais plus qu'à régler le dernier tuyau devant faire sonner la quinte terminale. Bien des tuyaux d'orgue désaccordés peuvent *piauler* ou au contraire *manger le*

vent mais ce dernier tuyau sonnait comme s'il était vraiment bouché, un peu à la manière d'un trombone muni d'une sourdine imparfaite. En maintenant la touche enfoncée avec une clef posée sur le clavier, je me déplaçai avec précaution jusqu'au tuyau incriminé. Coup de chance, c'était un des gros tuyaux de bouche. Ces tuyaux sont les plus faciles d'accès car ils disposent d'une jalousie taillée dans le buffet de bois. Je glissai la main dans le sifflet et touchais un objet à la consistance souple enfoncé dans le corps du tuyau. À grands renforts de pinces, je finis par retirer un vieux portefeuille en cuir tout craquelé et empoussiéré. Il était tard. Je rangeai hâtivement le chantier et allai dans ma chambre.

Allongé sur mon lit, la fenêtre grande ouverte sur la nuit qui commençait à envelopper les Monédières, j'ouvris le portefeuille. Il contenait deux lettres manuscrites, l'une écrite sur du papier blanc dont on pouvait encore deviner l'excellente qualité, l'autre sur une feuille quadrillée commune arrachée à un carnet à spirale. Je me rappelle encore leur contenu et je pourrai vous la restituer quasi littéralement, mais le mieux est que vous lisiez vous-même les copies que j'en ai faites. Je les garde toujours avec moi. »

*

À ce moment précis de son récit, mon patient se leva de son fauteuil, ouvrit son portefeuille et me tendit deux feuillets écrits à la main. Je commençai à lire le premier.

Mon amour

Pierre, je te fais parvenir cette lettre par les bons soins du Dr. Chastel. Je sais qu'il est en contact avec votre groupe. J'espère qu'elle ne tombera pas dans de mauvaises mains. Les routes ne sont pas sûres. Il est muni d'un Ausweis pour ses tournées médicales et je ne pense

pas que les Allemands iront voir au fond de son clystère qui nous a si souvent servi de boîte aux lettres. Je pense à toi, mon amour, tout le temps et crains pour ta vie. Je ne sais quand nous pourrons nous retrouver. Les choses deviennent si compliquées. Le commandement des FFI du Limousin m'a retiré mes fonctions d'agent de liaison avec les maquis FTP des Monédières. Je ne sais pourquoi. Ont-ils eu connaissance de ce qui nous unit, mon amour ? Peut-être pensent-ils que je ne suis plus fiable ? Ou bien qu'une femme ne peut pas remplir à bien cette tâche ? Ne sommes nous pas alliés dans la lutte contre les Allemands ? Quelle absurdité ! Cette guerre dans la guerre ! Je n'entends ici que des calculs sordides. Parfois j'ai le sentiment qu'ils craignent plus la victoire des communistes que celle des Allemands ! Je voudrais tant que cette guerre cesse pour être avec toi. Sans doute faudra-t-il encore batailler quelque peu ! Je devrais te faire accepter dans ma très bourgeoise famille, toi et tes idées socialistes. Et toi aussi, mon amour tu devras composer avec ta si sympathique famille politique. . . Tu vois, je pense déjà à notre mariage. Les prochains jours vont être décisifs. Les Allemands remontent vers le front de Normandie. Nous devons à tous prix les ralentir. Ici, tous les maquis sont sur le pied de guerre. On m'a confiée des missions faciles et sans risques. Je l'accepte bien et je voudrais tant qu'il en soit de même pour toi. Notre amour nous protégera, j'en suis sûr et nous verrons encore les nuits étoilées au sommet du puy des Monédières. Il faut que je te quitte. Le Dr. Chastel va bientôt partir avec sa belle traction toute blanche que j'aimerai tant avoir. Tu vois que je reste une incorrigible petite bourgeoise ! Ah, une dernière chose. J. P. me remplacera comme agent de liaison avec les FTP. Père dit que l'on peut avoir entière confiance en lui. Il est rentré tardivement dans la résistance mais il a déjà fait ses preuves. Je le soupçonne d'être un peu amoureux de moi. En tous cas, il est très attentionné. Ne sois pas jaloux, mon Pierre, tu sais de quel feu brûle mon âme.

Ta Marie qui porte en son sein ton enfant.

Quand au contenu du deuxième feuillet, le voici :

Marie,

C'est la fin. Les Allemands encerclent l'église. Nous avons pu repousser un premier assaut. Georges et plusieurs camarades sont morts. Nous manquons de munitions. Les Allemands attendent des renforts. Nous ne résisterons pas à un second assaut. Marie, mon amour, nous avons été trahis. Ton gentil « soupirant », Jean Périgord, nous a donné. Il était le seul à savoir le lieu de rendez vous pour la livraison des armes. Les FFI devaient nous les fournir, selon notre accord, pour l'attaque sur Tulle. Ce sont les Allemands qui sont venus accompagnés par des miliciens. Le chef de leur groupe s'est fait une joie de nous annoncer par le porte-voix que les gaullistes nous avaient trahis et qu'ils allaient nous brûler vivants si nous ne nous rendons pas. Il fait maintenant complètement nuit. Je t'écris assis au banc de l'orgue où tu jouais enfant pendant la messe, t'en souviens-tu, je m'amusais à te faire des grimaces pour que tu me remarques. Tu étais si sérieuse ! La guerre nous a réunis et elle nous séparera. Soit forte, prends un mari et élève cet enfant dans le secret de son origine. En lui, je serais en toi. Je cache cette lettre et celle que j'ai reçue de toi dans un tuyau de l'orgue. Ainsi, tu les découvriras lorsque, la paix revenue, tu en joueras... pour moi. J'entends les chenilles d'un blindé. L'assaut est imminent. Je meurs en combattant pour la France et en t'aimant du plus profond de mon être.

Pierre

« Voyez-vous, reprit mon patient, lorsque j'ai pris connaissance de ces lettres, je ne sus que faire. Je reposais les deux lettres l'une à côté de l'autre sur ma table de nuit et laissais dérouler dans mon esprit le fil des événements. Ainsi, voilà ce qu'était venu chercher Marie Périgord lors de sa visite à l'église. Ces lettres dormaient au fond de l'orgue depuis Juillet 1944. Toute à son deuil, Marie n'avait plus jamais touché au clavier de l'instrument. Après la libération du Limousin, enceinte de son amant secret, dont elle pensait qu'il avait été exécuté avec ses compagnons, elle avait épousé Jean Périgord en lui cachant sa grossesse. Aurore était née en février 1945 et personne n'avait ja-

mais su qui était son vrai père. Je ne savais que faire. Pendant de longues heures, je tournais dans ma tête les différentes alternatives. Comprenez-vous ? Faire parvenir la lettre de Pierre à sa destinataire était impensable. Apprendre à cette femme, à la santé mentale fragile, qu'elle avait épousé l'assassin du père de son enfant était hors de question. Prévenir la presse aurait détruit la carrière politique de Jean Périgord, si ce n'est l'homme lui-même, et avait comme conséquence directe pour moi la fin de mes espoirs vis-à-vis d'Aurore. Bref, je ne savais que faire de ces lettres. À tout hasard, je commençai par un en faire un double en les recopiant sur les feuilles que vous avez entre les mains. Puis, je sortis marcher dans la nuit. Lorsque je retournai au presbytère, les premières lueurs de l'aube se dessinaient déjà à l'Est. J'avais pris ma décision. Je ne pouvais ni communiquer ces lettres, ni les détruire. Mais il fallait que quelqu'un partage avec moi ce secret sans qu'il puisse jamais être dévoilé. Je pris le parti de les faire parvenir au Père Tristan. Après tout, ces lettres avaient été découvertes dans un orgue appartenant à l'Évêché. Elles lui revenaient donc de droit. La solution me paraissait habile. Si l'Évêché maintenait une chape de silence sur l'affaire, ce qui était prévisible, la situation restait favorable pour mes desseins vis-à-vis d'Aurore, du moins dans l'immédiat. Dans le cas, fortement improbable, où l'Évêché décidait de communiquer la lettre à Marie, je restais protégé. La charge à l'encontre du porteur de mauvaise nouvelle irait se porter à l'encontre de l'institution religieuse. J'attendis encore quelques jours pour m'assurer de ma décision puis j'allais voir le père Tristan. Après avoir pris connaissance des lettres, il tourna en rond dans la sacristie les deux mains serrées derrière son dos en proie à une réflexion intense.

- Vous avez raison, dit-il enfin. C'est la seule chose à faire. La charité chrétienne nous impose le silence. Pour cette famille,

comme pour le souvenir de cet homme dont son vœu au moment de sa mort est un message de paix pour cette femme et cet enfant, et non une volonté de destruction. Demain, au petit matin, j'irai à Tulle porter les lettres à Monseigneur l'Évêque. Je suis sûr de la justesse de sa décision. Il les gardera dans le secret de l'Église. Pourrez-vous aussi garder cette histoire en votre âme et conscience et n'en parlez à personne ? Vous voilà, comme moi maintenant, porteur d'un lourd secret. Puisse le seigneur nous aider à en faire un bon usage. Je serai de retour pour la messe de 11 heures. Tout le village sera là. C'est la Toussaint. Marie Périgord sera présente. Tout le monde se fait une joie d'entendre à nouveau l'orgue même si l'office est destiné à la fête des morts. Si elle ne veut pas jouer, je vous demanderai d'accompagner quelques chants... Nous oublierons ensuite cette histoire et Dieu retrouvera les siens. »

Devant moi, il glissa les lettres dans une grande enveloppe sur lequel il écrivit au feutre « Marie Périgord », avant d'humecter le battant et de le refermer. Le lendemain matin, un peu avant l'aube, j'entendis sa deux-chevaux démarrer. Je me rendormis jusqu'au milieu de matinée. Quand je me réveillai et ouvris ma fenêtre, la petite place devant l'église était déjà pleine. Des paysans endimanchés habillés de sombre, quelque uns portant chapeau, se tenaient à l'écart pendant que les femmes toutes de noir vêtues parlaient entre elles en attendant de rentrer dans l'église. J'aperçus Aurore et ses parents près du portail. Jean Périgord était en costume de campagne et Marie portait un chapeau aux larges bords. Elle allait visiblement mieux, abordant un léger sourire qui ne paraissait pas affectée. À leurs côtés, Aurore resplendissait. Je me préparai à rejoindre l'église, lorsqu'une estafette de gendarmerie pénétra sur la place. Un officier de gendarmerie en sortit, claqua la portière, et se dirigea d'un pas assuré vers la famille Périgord. Sous son bras, le gendarme portait l'en-

veloppe que le père Tristan avait scellée sous mes yeux. L'officier s'inclina devant Marie, lui dit quelques mots et lui remis l'enveloppe. Sidéré par la scène, je n'entendis plus qu'un brouhaha de mots, de cris et d'agitation. Je descendis en toute hâte et arrivai enfin sur la place lorsque Madeleine, le visage ravagé par les larmes, me tira par le bras.

- Le père Tristan a eu un accident de voiture sur la route de Tulle me dit-elle entre deux hoquets. Sa voiture a quitté la route. D'après les gendarmes, il est mort sur le coup. Sa voiture a fait une embardée pour éviter le chien des Freysselines. Vous savez celui qui a hurlé à la mort toute la nuit, l'autre soir. Il était très tôt et on n'y voyait goutte. Il allait porter une lettre aux Périgord. Et cet accident, juste avant la messe de la Toussaint. C'est fini. On n'aura plus jamais de prêtre dans les Monédières.

Le lendemain, je reçus un pli contenant un chèque du montant de la somme pour la restauration de l'orgue ainsi qu'une brève lettre de remerciements de la part de l'Évêché. Par une amie de Madeleine qui travaillait comme bonne chez les Périgord, je fis porter un mot à Aurore lui donnant rendez vous le soir même en haut du Puy des Monédières. Elle ne vint pas. En redescendant le long du chemin de pierres, je vis les volets de la maison au bord du lac se fermer les uns après les autres. Il ne me restait plus qu'à partir. Je quittai la Corrèze, le cœur lourd. Au détour d'un virage, j'aperçus une dernière fois les Monédières. Je n'y suis jamais retourné. »

*

Mon patient se tut, reprit les lettres et les glissa à nouveau dans son portefeuille. C'était le dernier patient de la soirée. Seul le léger grattement de mon chat sur la porte s'impatiant pour le

repas du soir, venait troubler le silence. Je laissai résonner en moi cette curieuse histoire et tentai de l'interpréter. La présence du loup dans le rêve obsédant paraissait assez claire, surdéterminée pour ainsi dire, mais je n'arrivai pas à comprendre pourquoi ce rêve s'était manifesté il y a quelques semaines alors que les faits en question remontaient à une trentaine d'année. Je lui fis part de mon étonnement sur ce point. Il se leva et tira de sa veste un portefeuille d'où il extirpa une coupure de presse. C'était une courte rubrique nécrologique publiée récemment dans un journal du soir. Voici ce qu'elle contenait :

On apprend la disparition d'Aurore Leduc, née Périgord, artiste peintre, des suites d'une longue maladie. Elle était la fille de Jean et de Marie Périgord, compagnons de la Libération dont la mort avait défrayé la chronique. On les avait retrouvés noyés en 1963 dans l'étang de leur propriété en Corrèze, dans des circonstances qui n'ont jamais été élucidées – leur barque portant des traces de lutte. Leur fille unique Aurore est devenue une peintre renommée dont les œuvres ont été mondialement exposées. Elle excellait dans le traitement des couleurs et des matières. Sa plus célèbre série est une déclinaison de couleurs autour d'un thème figuratif unique, celui d'un arbre foudroyé.

Au moment de me quitter, sur le perron de la maison, il se tourna vers moi et me dit en me serrant la main. « Ah, j'ai oublié de vous dire. Pour le loup. Savez vous comment les traités d'organologie appellent la dernière quinte de l'accord d'un orgue ? *La quinte du loup*. On n'a jamais su pourquoi. »
